

Le territoire, image portée de l'imaginaire social

*Jacques LOMBARD
ORSTOM*

Partant d'une présentation générale de quelques notions associées à la représentation classique, correspondant à la période des royautes, de l'idée de territoire dans une société de l'ouest malgache, les sakalava du Menabe, on voudrait se demander si ces notions pour ainsi dire exotiques peuvent nous aider à développer notre réflexion sur les problèmes les plus actuels qui tournent autour de la question des territoires.

Qu'il s'agisse du royaume sakalava du Menabe ou d'un simple lignage, l'extension du territoire de l'un ou de l'autre ne s'est jamais trouvé clairement défini à l'intérieur de frontières géographiques précises. L'organisation de cette société dans son espace qu'elle n'a jamais cessé de développer et de construire pendant plusieurs siècles s'opère à des niveaux différents et complémentaires qui font une large place à des représentations et des pratiques religieuses.

Nous traiterons particulièrement cet aspect laissant ici de côté bien d'autres éléments importants en particulier d'ordre économique comme par exemple le rôle des pâturages dans la construction des paysages et donc des territoires de l'Ouest malgache. Mais notre propos est autre et vise à introduire cette idée, les territoires ne sont-ils pas autant dans les imaginaires que dans le réel ?

Le concept d'autochtone et de premier occupant

C'est une notion fondamentale au cœur de la représentation du territoire. Celui qui est reconnu comme le fondateur d'une quelconque implantation détient les droits sur la terre. Toute la question est alors de savoir comment s'opère cette reconnaissance.

Si l'on considère les périodes historiques qui précèdent celles de la constitution des royaumes autour du XVI^{ème} siècle dans cette région de l'Ouest malgache, à l'évidence, l'espace n'était pas "libre" et pourtant le taux d'occupation humaine stagnait à un niveau vraisemblablement très faible. Ainsi, l'espace qui va être progressivement conquis par le futur royaume pendant trois siècles était déjà occupé par différents groupes qui perdront pour la plupart leur identité politique dans le nouveau territoire. Nous savons que ces groupes pratiquaient, le plus souvent d'une manière exclusive, la riziculture de décrue, certaines cultures sèches, l'élevage extensif, la pêche en mer et en eau douce, la chasse et la collecte des produits de la savane et de la forêt. Chacun de ces groupes occupait une région correspondant à sa spécialisation économique, cours d'eau, lisière des lacs qui servent de régulateurs naturels au moment des inondations saisonnières, intérieur des forêts et des régions montagneuses, bords de mer, etc. Les échanges économiques entre ces différentes unités s'opéraient par la pratique du troc mais surtout par un jeu ininterrompu de razzia qui aboutissait à un remodelage constant de l'occupation humaine.

Le royaume sakalava du Menabe, en construisant un territoire à la mesure de sa domination politique, introduit progressivement la paix entre ces différents groupes les associant à travers des échanges économiques et sociaux à l'intérieur des nouvelles institutions nées de la royauté. Mais surtout, la référence au premier occupant se brouille avec la transformation du paysage et la réorganisation de l'espace. Les rois sakalava sont des éleveurs de zébus qui ouvrent de grands pâturages fondant, de cette manière, la richesse et la dignité sociale sur cette activité. Désormais,

le zébu est tout à la fois un capital, une monnaie et un moyen de communication sociale. De plus, dans les mythes qui consolident leur implantation, les nouveaux rois se posent comme les fondateurs de toute éternité du nouveau territoire, s'appropriant en les adaptant les anciens lieux de cultes et les pratiques religieuses des groupes précédents pour cimenter la nouvelle doctrine. En fait, le roi, à travers ses ancêtres historiques ou légendaires car l'identité de certains d'entre eux est empruntée à ceux-là même qu'il élimine politiquement, est donc devenu le fondateur, le représentant du premier occupant, et cette fois aussi loin qu'on puisse remonter, c'est à dire à la création du Monde. Le souverain s'impose en définitive comme le seul autochtone.

La création du Monde, le royaume, le territoire

Le nouvel espace se trouve alors organisé selon deux axes principaux qui commandent les principes généraux d'organisation du royaume. Un axe nord/sud qui correspond à la progression géographique de la dynastie et à l'extension de son territoire. La référence à cet axe oppose le groupe dynastique à tous les autres groupes organisés à l'intérieur du royaume. C'est l'axe du temps mythique de la constitution du royaume et, partant, de son territoire qui mène le souverain, à travers sa généalogie, jusqu'à la divinité qui est à l'origine du Monde. Au moment du culte rendu à ses ancêtres, le roi communique donc directement avec la divinité suprême et, en remontant ainsi dans le temps déborde la propre histoire du royaume. L'axe est/ouest, par contre, est dirons-nous, l'axe commun pour communiquer avec l'au-delà que l'on emprunte donc en participant aux rituels au cours desquels on s'adresse à ses ancêtres mais là, aussi loin que l'on remonte, on ne peut déborder l'"Histoire", en quelque sorte, du royaume car aucun grand ancêtre quel qu'il soit ne peut concurrencer les ancêtres royaux dans le temps de la création du royaume qui, on l'a vu est un moment de la création du Monde. Si l'on veut remonter plus haut dans les échanges cérémoniels et atteindre les divinités les plus importantes, ce qui reste proprement indispensable pour garantir l'essentiel de la vie, on passe donc obligatoirement par les propres ancêtres du roi. Ainsi, l'histoire même de la constitution du territoire, réelle et mythique, en récapitulant dans une même logique, les pratiques religieuses, voire les propres ancêtres des anciens occupants les contraints à n'être plus que de simples sujets du royaume.

Le rêve et le territoire des ancêtres

Les ancêtres occupent leur propre territoire conçu à l'image du territoire des vivants mais la symétrie des deux mondes n'est pas parfaite pour la simple raison que les ancêtres ne se reproduisent pas même si certains affirment qu'ils s'adonnent toujours aux plaisirs de l'amour. La croissance démographique du monde des ancêtres provient de la disparition des vivants et donc de leur propre transformation en ancêtres. En fait, les deux territoires s'interpénètrent d'une manière inextricable dans un monde fait d'une matière visible et invisible. Il existe des zones de contact, des interfaces qui rendent transparent le monde des morts au regard des vivants alors que celui des vivants possède la réputation d'être constamment transparent pour les morts, ce qui, on le comprend, permet d'entretenir une saine culpabilité parmi les vivants. L'une de ces interfaces, et non des moindres, est le rêve au cours duquel l'ancêtre est censé réclamer, manifester sa colère, ses besoins ou ses désirs particuliers. On imagine le malaise qui naît de certaines interprétations, quand tel ancêtre réclame untel ou untel pour l'aider dans l'au-delà.

Bien sûr, l'interprétation des rêves est affaire de spécialistes, devins, astrologues ou guérisseurs, qui interviennent ainsi et de manière tout à fait efficace dans la régulation de la vie sociale sachant profiter d'un accident ou d'un décès occasionnel pour amener un public toujours trop insouciant à plus de respect pour leur pratique. Le rêve est un exemple parmi d'autres et l'on peut dire que les morts sont constamment présents dans le territoire des vivants, invisibles mais repérables pour les plus anxieux sinon pour les plus avertis, à mille signes de la vie quotidienne. A cet égard, on pourrait presque dire que les vivants résident le plus souvent sur le territoire des ancêtres.

Le tombeau

Si la notion de premier occupant est l'idée à partir de laquelle se construit le territoire, le tombeau est la preuve concrète de l'antériorité. Ici encore, les tombeaux royaux seuls recèlent les ancêtres les plus lointains, dûment reconnus et identifiés alors que les sépultures en ruines éparpillées dans l'espace, perdues dans les mémoires ne sont plus une référence territoriale et sociale et viennent grossir les rangs des ancêtres indistincts et mythiques, intermédiaires abstraits entre les hommes et la divinité suprême.

La nécropole est la meilleure représentation qui soit du territoire et cela à un double point de vue. D'abord, chacun y trouve une place qui consacre un cheminement personnel dans un devenir social qui comporte toujours plusieurs options possibles. Cette identité définitivement acquise est une reconstitution de la vie du défunt qui permet de le situer dans le système hiérarchique toujours selon le principe d'antériorité relative des personnes et des groupes. En effet, si chacun, dans la vie de tous les jours, vise à un accomplissement de lui-même en accumulant autant qu'il est possible les symboles de la dignité sociale, cette problématique s'effectue essentiellement dans l'espace selon les deux axes nord/sud et est/ouest dont nous avons parlé plus haut et selon que l'on est né à part entière d'un lignage prestigieux ou pas, selon que l'on est un aîné ou un cadet, selon que l'on est homme ou femme, selon le nombre de ses enfants etc. Ainsi, chaque nécropole en "orientant" les personnes les unes par rapport aux autres, au terme des ambitions et des stratégies, fixe l'histoire dans une image spatiale idéale, un territoire accompli.

Mais la nécropole, en orientant les individus oriente aussi les lignages selon l'antériorité de leur occupation d'un même territoire et en garde ainsi la mémoire concrète. Chaque cimetière est donc comme une épure, une image condensée, un résumé, un modèle de l'organisation territoriale. De la même manière, il faut ajouter que la plupart du temps, le tombeau, à travers son architecture et ses matériaux, est bien plus riche que la maison et correspond, si l'on peut dire, à la consécration d'une vie. Le modèle primitif est le tombeau royal dont dérivent les autres formes de sépulture. Avoir un tombeau qui ressemble par des signes précis à celui du roi est un privilège qui marque l'ordre installé par la royauté entre les différents lignages. Ainsi, un village est comme une sorte d'ébauche qui peu à peu se réalise dans un territoire achevé, le cimetière.

La communication avec l'au-delà

Le tombeau est le signe par excellence de la présence constante des morts dans le monde des vivants, il est aussi le symbole de leur exclusion du territoire comme puissances dangereuses. On ne va au cimetière que pour y porter les défunts et la personne surprise en ces lieux en dehors de cette occasion est toujours suspecte de sorcellerie. Par contre, les défunts sont réintroduits dans le territoire des vivants comme ancêtres, intercesseurs, avec lesquels la communication peut alors s'ouvrir dans de nombreuses circonstances.

L'ancêtre est présent à l'occasion de chaque rituel mais sa "présentification" pour reprendre l'expression de J.P. Vernant est différente selon les cas et correspond à une organisation particulière de l'espace selon les deux axes précédemment cités et un principe d'opposition entre le bas et le haut. Il peut s'agir des pieux épointés plantés à l'est du village auprès desquels s'opère, au moment de la circoncision, l'affiliation des garçons au lignage, du tamarinier à l'ombre duquel on invoque les ancêtres du lignage et où l'on suspend les bucranes des zébus sacrifiés à cette occasion, des sculptures en bois qui ornent certains tombeaux, d'un rocher, d'un lac réputé accueillir une divinité particulière qui vient posséder une personne du village, d'une estrade sur laquelle une personne malade monte se mettant ainsi symboliquement en contact avec ses ancêtres dans l'espoir d'obtenir sa guérison. Tous ces lieux particuliers qui sont aussi des "images" de l'ancêtre dessinent la surface de contact active avec l'au-delà, animée par le flux des activités du quotidien et constituant une véritable trame pour la représentation du territoire.

Le sacré

C'est une notion d'autant plus complexe à manier que le sacré est moins dans les objets et les lieux que dans les gestes, les circonstances, les actions, les situations, les interrogations. Les objets et les lieux sont plus les instruments du sacré que quelque chose de sacré en soi. En ce sens tout peut être sacré comme rien ne l'est, tout dépend de chaque enjeu, en fait de chaque contact avec l'au-delà qui s'organise ou pas à partir de points spécifiques. Un endroit particulier formidablement investi pendant le temps d'un rituel avec des interdits propres, des règles très strictes sera renvoyé le lendemain à sa vraie banalité.

Le territoire n'est pas figé géographiquement dans une fonction particulière, il se révèle en fonction de la nature des relations qui s'établissent entre les individus sur le mode de la communication avec l'au-delà, organisé dans l'espace par le découpage du sacré et du profane. Le sacré est l'émotion qui accompagne la relation avec l'ancêtre, le *thambos* des grecs. Le sacré, c'est aussi l'apanage du premier occupant qui, en tant que tel sait lire, interpréter dans l'espace, le territoire des divinités, les lieux d'une relation privilégiée avec les ancêtres-fondateurs, qui peut reprocher à l'étranger la profanation d'un lieu ou d'un autre alors qualifié de "sacré", quelquefois seulement pour l'occasion.

Le talisman

De même que le roi, constitue symboliquement le territoire de son royaume en enterrant un taureau rouge, le fondateur d'un village érige un autel particulier en enterrant un talisman qui qualifie son statut de premier occupant. La composition du charme qui réunit différentes plantes aquatiques signifie qu'il "refroidit" la terre, l'apaise, parant aux conflits, aux maladies et à la mort. Dans ces deux cas, le talisman dit "de terre" favorise une "humanisation" de l'espace en accord avec les principes généraux de la cosmologie malgache. La terre, en tant que telle prendra ainsi sa place dans les invocations aux ancêtres où elle est toujours présente.

Un arbre qui symbolise l'acte rituel est planté à l'endroit où se trouve enterré le talisman et ajoute de cette manière un signe supplémentaire, une autre "borne", aux éléments précédemment cités.

La possession

La possession, c'est la présence directe, palpable, sensible de l'ancêtre, de l'ancêtre-roi parmi les vivants. Nous avons vu que les rois sakalava en tant que fondateurs du royaume du Menabe se sont imposés comme premiers occupants sur le territoire de ce royaume, leur présence à travers la possession réaffirme ce principe fondamental qui fait d'abord de chaque territoire le lieu par excellence de l'expression des hiérarchies sociales et je dirais de leur reproduction puisque chaque niveau de l'organisation de l'espace tel que nous venons de le voir ne fait que renforcer cette situation. Rendant éminemment présents les ancêtres royaux car la parole du possédé est Vérité, la possession fait coïncider l'histoire réelle et mythique et l'espace pour aboutir à une mise en scène parfaite des hiérarchies constitutives de cette société dans son territoire. C'est ce qui se passe notamment à l'occasion des rituels dynastiques au cours desquels on rejoue, selon tout un parcours, dessinant la construction du territoire, le mythe fondateur du Monde et du royaume, baignant pour terminer les reliques des rois défunts de la dynastie que le souverain régnant, à chaque fois inondé de sa nouvelle légitimité, raccompagnera ensuite dans leur sanctuaire.

La mémoire commune

Tout cela donne à penser que chaque territoire, d'un lignage ou d'un royaume, existe d'abord dans ce que l'on pourrait appeler une mémoire commune c'est à dire une histoire particulière qui

lie des groupes et des personnes à travers des échanges de toute nature qui s'opèrent par le jeu de rituels particuliers, de funérailles ou de circoncision par exemple. Une histoire particulière parce que les relations de toute nature qui unissent ces groupes ou ces personnes forment en quelque sorte un ensemble significatif beaucoup plus importante et efficace, socialement parlant, que les liens particuliers que ces mêmes groupes et personnes peuvent établir à l'extérieur de cet ensemble. Cet ensemble, ce réseau d'échange dessine donc un territoire particulier qui s'actualise, à travers les mariages, les dons et les contre-dons, les conflits, les vendetta, les anecdotes etc., mais surtout dans une personnalisation, dirons-nous, de plus en plus spécifique des ancêtres, des divinités, dans la forme particulière des interprétations apportées aux malheurs et aux calamités par les spécialistes, dans les sentiments et leur expression, dans les jeux de la dérision et de l'humour.

Cette mémoire commune faite de connivences, de sous-entendus, de complicités s'exprime de la manière la plus subtile dans tous les jeux littéraires, les joutes poétiques, le maniement des proverbes et l'on se dit alors que l'écriture en fixant les mythes et la littérature fixe aussi les territoires.

**

Cette évocation rapide de quelques notions empruntées à des théories, des constructions du réel extérieures aux représentations occidentales les plus actuelles, notamment juridiques et politiques, introduit néanmoins quelques thèmes de réflexion, qu'il n'est pas question de développer ici. Peut-être pourrions-nous introduire des rapprochements intéressants dans la perspective d'un élargissement des problématiques à propos de certains problèmes cruciaux et difficiles.

Le premier concerne l'opposition entre l'empire et la république, entre la croyance et le credo, dirons-nous, entre l'héritage d'une foi et l'engagement dans une foi, entre le sujet et le citoyen, entre le mythe et la démocratie. Pour reprendre l'exemple grec, c'est la critique du mythe, la naissance de la philosophie, la religion laïque, la construction des temples et l'installation des dieux polyades dans la cité. C'est l'idée que le monde est à penser et à construire, que le territoire, est le lieu d'une utopie et, disons s'invente de même qu'une maison s' imagine comme un lieu de vie le plus parfait qu'il puisse être. Tout cela sans doute doit se comprendre, se déchiffrer, s'inventer au titre d'une doctrine alors constamment interrogée sur le devenir du Monde comme sur la pratique de l'excision ou le port du voile islamique.

Cette opposition à travers les échos en cascade qu'elle suggère est encore au cœur de nos préoccupations actuelles. J'en prendrais quelques exemples : l'un emprunté à M. Tardieu dans "les Paysages reliques" quand il s'interroge sur la fin de l'empire précipitée par l'interdiction des cultes païens décidé par Théodose peu de temps après la destruction de l'idole de Sérapis à Alexandrie en 391 PC; mais aussi avec François Fèvre dans le "dernier pharaon", Ramsès III, moribond, cerné par les comploteurs, dernier rayonnement d'un Dieu-roi qui a perdu la source religieuse de son influence et erre dans son immense palais, désormais impuissant à contenir les migrations et les invasions par le Sinaï. Et plus près de nous, en 1915, au début de la première guerre mondiale, la quasi élimination de la carte de Turquie de la communauté arménienne, la shoah et l'effondrement récent de l'empire soviétique.

Ainsi, à un moment ou à un autre, les empires malgré leur emprise et l'efficacité de leur répression se fragmentent en éclats divers faits de particularismes religieux, ethniques ou culturels. Pourtant, nous voilà revenu à un autre empire, empire-monde bâti sur la coutume, sur l'idée d'un retour à l'héritage naturel, au *nomoi* des grecs, à ce que l'on appelle aujourd'hui *la pensée unique*, mélange hétéroclite de renoncements moraux, intellectuels, politiques associé à des théories contradictoires sur les vertus du libéralisme.

Mais peut-être est-ce aussi à nouveau le temps du rêve, des territoires imaginaires, construits autour d'un pôle unique, incomparable tel Kerbala en Irak, tombeau du prophète Houssein pour des millions de chi'ites ou le corps réputé intact depuis le X^{ème} siècle de Sainte Paraskevi à Iasi en Moldavie et dont le culte s'étend de la Roumanie aux îles des Cyclades sans oublier les orishas brésiliens ni les chants grégoriens dont la mélodie grave, profonde, hors du temps, nous transporte, dans tous les sens du mot, sur le territoire des ancêtres, côte à côte avec nos séraphins.

**

Avec tout cela, si l'on y voit encore un peu clair, où sont donc nos territoires ?

Dans un village de "coutumiers" volontaires ,oserais-je dire, de l'île de Tanna de l'archipel de Vanuatu, réunis pour la fête du Toka et bien sûr, avec ses cochons, ses pieds de cava et ses belles ignames.

Sur les champs de fouilles des archéologues, telle la mosquée d'Ayodhya en Inde ou bien la forteresse de Massada en Israël.

A Shanghai, ville-entreprise, ville-Monde qui, comme l'a montré Fernand Braudel, fera vivre le monde, après Venise, Anvers et New York, au rythme de ses propres pulsations.

Dans le caveau des Patriarches à Hébron, au cœur des "territoires occupés" où se rejouent à chaque instant la paix et la guerre.

Dans les querelles théologiques qui opposent le Dalai Lama et le gouvernement chinois à propos de la légitimité de la réincarnation d'un Vénérable.

Dans le "tourbillon spiralé", dans la "créolisation" telle "une dimension inédite qui permet à chacun d'être là et ailleurs, enraciné et ouvert, perdu dans la montagne et libre sur la mer, en accord et en errance" comme le dit Édouard Glissant.

Ou peut-être simplement dans "l'anarchie" des réseaux du cyberspace, sans chefs, sans lois, sans police, sans nations, sans territoires enfin ou bien dans les brumes de Sarajevo pour écouter, avec le nouvel Ulysse d'Angelopoulos, une symphonie jouée à l'unisson de toutes les communautés.

Bibliographie

ANGELOPOULOS, Theo, 1995, *Le regard d'Ulysse*.

BLOCH, M., 1977, «The disconnection between rank and power as a process. The evolution of state in central Madagascar», in *The evolution of social systems*, eds J. Friedman & M. Rowlands, London : duckworth.

BONNEMAISON, Joël, 1986, *La dernière île*, Arléa, Paris.

BOURDIEU, Pierre, 1993, *Raison pratique*, Paris.

FÈVRE, Francis, 1992, *Le dernier Pharaon. Ramsès III ou le crépuscule d'une civilisation*, Presses de la Renaissance, Paris.

GLISSANT, Edouard, 1990, *Poétique de la relation*, Gallimard, Paris.

TARDIEU, Michel, 1990, *Les paysages reliques*, Peeters.

VERNANT, Jean-Pierre, 1990, *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Le Seuil, Paris.